

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
                  }        »        »   14   »   six mois.  
                  }        »        »   7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et Co, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et Co, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

### ELECTIONS

du 31 mai et du 1<sup>er</sup> juin 1863.

ARRONDISSEMENT DE LILLE.  
QUATRIÈME CIRCONSCRIPTION.

**M. JULES BRAME.**

**ROUBAIX**  
30 mai 1863.

Une dépêche télégraphique que nous communiquons l'Agence Havas donne des nouvelles de la Vera-Cruz jusqu'à la date du 21 avril. A cette époque, le siège de Puebla avançait assez rapidement pour faire espérer une victoire complète dans un délai assez rapproché.

Malgré toutes les démarches faites dans le sens d'un arrangement des affaires de la Grèce, l'œuvre de la conférence qui s'occupe à Londres des affaires des Hellènes se trouve entravée par suite du refus du roi de Danemark d'accepter la couronne au nom du prince son neveu.

Pendant que les Grecs continuent à demander inutilement un roi, les tentatives révolutionnaires se suivent à des intervalles pour ainsi dire réguliers. Le dernier mouvement a été fait en faveur de Bulgarie. La force armée a promptement arrêté les meneurs. On signale dans toutes les provinces des actes de brigandage qu'il est impossible de réprimer, les militaires commettant eux-mêmes des excès de tout genre.

D'après le correspondant de l'Agence Havas, la session actuelle du parlement anglais ne se passera point, ainsi qu'on avait pu le supposer, sans que le cabinet présidé par lord Palmerston ait eu à subir les attaques de l'opposition dont le comte Derby est le chef. On annonce un grand banquet des tories pour le 8 juin et ces sortes de réunions sont, on le sait, le signe avant-coureur des dispositions agressives des conservateurs.

Ces derniers n'avaient pas, d'ailleurs,

besoin d'être stimulés par les excitations gastronomiques et les vapeurs du porto, pour se mettre en campagne. Dès hier, jeudi, M. Walpole a commencé à escaroucher contre le ministère, à propos de la question du contrat postal, entre Douvres et Calais, question secondaire en apparence, mais en réalité très importante.

Les nouvelles de Berlin ne sont rien moins que satisfaisantes. On prête à S. M. Guillaume I<sup>er</sup> la pensée d'un appel au peuple en vue d'une réforme de la constitution dans le sens monarchique. La séance de clôture de la session a eu lieu jeudi dernier. Le Message du roi a été lu par le président du conseil, la Chambre s'est séparée après avoir, dans une sorte d'invocation, prié Dieu d'accorder la protection à la patrie.

La levée extraordinaire qui vient d'être ordonnée dans toute la Russie et l'emprunt forcé qu'on établit en ce moment, donnent une idée réelle de la situation.

Les dernières nouvelles qui annoncent la formation d'un Congrès pour le règlement des affaires de Pologne sont démenties par plusieurs journaux russes. Le gouvernement de St-Petersbourg, pressenti à cet égard, a déclaré itérativement qu'il lui était impossible d'entrer en pourparlers tant que les insurgés n'auraient pas mis bas les armes.

L'Invalide russe publie d'importantes dépêches. Il est à remarquer que dans toutes les rencontres, les Polonais, selon le journal que nous venons de citer, ont toujours été défaits. D'après les calculs faits, le relevé des innombrables bulletins russes constate la destruction et l'emprisonnement des trois quarts de la population du royaume de Pologne. Il est permis de se demander à quelle nation appartiennent les héroïques soldats qui combattent encore aujourd'hui.

La question de médiation auprès des Etats-Unis paraît avoir fait un pas considérable. On assure que MM. Slidell et Mason ont obtenu des cabinets de Londres et de Paris, une adhésion au projet de sus-

pension d'armes dont il a été parlé, il y a plusieurs semaines, et qui a chance aujourd'hui d'être acceptée à Washington.  
J. REMOUX.

### Elections au Corps Législatif.

Le Ministre de l'intérieur à Messieurs les Préfets.

Paris, 28 mai 1863.

Monsieur le préfet,

Pour la première fois depuis l'Empire, les partis ennemis des institutions que la France s'est données osent les attaquer devant le suffrage universel. Des hommes de 1815, de 1830, de 1848, coalisés dans un effort commun, essaient sur plusieurs points de surprendre la bonne foi du pays pour tourner contre l'Empereur les libertés mêmes qu'il a données, et tous, comme obéissant à un mot d'ordre, ont recours à la même manœuvre.

Ne pouvant nier les grandes choses qui se sont accomplies depuis dix ans, car tout le monde les a sous les yeux, ils s'attaquent aux moyens qui ont servi à les accomplir, c'est-à-dire aux finances de l'Etat, parce que peu de personnes étant versées dans les questions de ce genre, ils espèrent pouvoir plus impunément répandre le mensonge et l'erreur; leur calcul est bien simple: s'ils parvenaient à inquiéter l'opinion sur l'état de nos finances, ils affaibliraient en même temps la foi du pays dans nos institutions, et c'est là le secret de leurs tentatives; mais, Monsieur le Préfet, le pays ne sera pas dupe d'assertions mensongères. Si l'Empereur a pu, en dix ans, élever la France à un si haut degré de prospérité, c'est qu'il a su admirablement employer nos ressources, la prospérité publique et la bonne gestion des finances ne pouvant aller l'une sans l'autre.

Pour satisfaire aux grands intérêts du dehors et du dedans, la dette a été augmentée de 87 millions de rente, mais l'accroissement du revenu public s'élevait à 300 millions sans augmentation de l'impôt, cette charge est insignifiante en comparaison des résultats obtenus et de la France agrandie de trois départements; voilà pour la dette. Quant au budget, qui n'est pas de 2 milliards comme on le croit faussement, car il faut en déduire 550 millions de dépenses qui, d'après notre système de comptabilité, n'y figurent que pour ordre, il suit de nos jours, comme de tout temps, la marche ascendante que lui

imprime le développement de la richesse sociale.

Mais tandis que le Gouvernement de Juillet l'avait successivement accru de 500 millions, l'Empire ne l'a augmenté que de 300 millions pour faire les grandes choses que vous savez. Ainsi sur ce budget, noblement employé, sans compter d'innombrables travaux publics, routes, chemins vicinaux, églises, écoles, presbytères, etc., etc., l'Empire a trouvé le moyen de consacrer un milliard à nos chemins de fer, et ce milliard a produit pour le pays, dans nos villes et dans nos campagnes, plus de 20 milliards de richesse.

L'état financier de la France est donc aussi solidement établi que le résultat des opérations de l'Empire est éclatant. Voilà la vérité, voilà ce que le peuple français comprendra dans sa bonne foi, et ce que l'histoire dira à la gloire de l'Empereur.

Recevez, Monsieur le préfet, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le ministre de l'intérieur,  
F. DE PERSIGNY.

Pour copie conforme :

Le préfet du Nord,  
VALLON.

Le ministre des affaires étrangères de Prusse a expédié des instructions importantes au délégué prussien à la conférence générale de l'union douanière qui siège en ce moment à Munich. La Prusse maintient son refus de participer à la discussion au sein de la conférence sur les propositions autrichiennes, au sujet de la question commerciale. Dans certains cercles, on prétend avoir acquis la conviction que l'Autriche désespère de son opposition contre le traité de commerce allemand-français, et qu'elle ne continue ses démarches que dans le but d'obtenir une révision favorable du traité qu'elle a conclu avec le Zollverein en 1853.

On écrit de Rome, dit la France, le 26 mai, que le gouvernement romain prépare une note en réponse aux assertions inexactes émises par lord Palmerston, à la tribune du Parlement anglais.

Nous croyons savoir que cette détermination de la cour de Rome a reçu l'approbation de toutes les puissances catholiques. — A. Renaud.

L'Invalide russe s'élève vivement contre une partie de la presse française et s'étonne qu'un journal comme le Pays puisse accepter un bruit aussi étrange que celui

d'une proposition d'armistice faite à la Russie par les puissances occidentales.

« Faire une semblable proposition à la Russie, dit l'Invalide, au moment où les insurgés peuvent à peine tenir dans les forêts inaccessibles, au moment où la nation russe proteste avec enthousiasme de sa fidélité au trône et de son attachement à la patrie, au moment enfin où la question polonaise commence déjà à lasser les puissances de l'Europe, ce serait un outrage au bon sens de la nation russe. En se livrant sérieusement à l'examen de cette question, la presse étrangère ne peut que nous faire sourire. Nous savons que depuis le commencement de l'insurrection nous n'avons jamais été plus près d'un triomphe définitif qu'en ce moment. Nous savons que dans l'intérêt de la Russie et de la Pologne elle-même, il importe d'en finir au plus tôt avec le désordre afin de reprendre l'œuvre utile des réformes intérieures qui a déjà produit de si heureux résultats. Voilà le but et les vues de notre gouvernement. La Russie, tout entière prêterait son concours pour les réaliser; hors de là, toutes les propositions et tous les projets ne sont que les produits de l'imagination des hommes politiques et des publicistes étrangers. »

Dans l'Inde, une épidémie ravage le district de Nudden et y fait de nombreuses victimes. Ce n'est pas le choléra, c'est un nouveau fléau plus terrible encore que décrit le docteur Elliot. Dans la petite ville de Wooloh, ce fléau, le plus mystérieux de tous, a tué sept mille personnes sur douze mille; il a vidé des villages entiers; ceux qu'il a l'air d'épargner ont leur santé perdue et ne tardent pas à périr.

Les troubles indiens ont recommencé dans le Minnesota.

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Marseille, le 28 mai.  
Les lettres de Constantinople du 21 disent que la guerre du Caucase prend des proportions inattendues.

300 Russes ont été faits prisonniers. Il existe des bandes d'insurgés jusqu'à 30 lieues d'Odessa.

Plusieurs officiers russes sont passés aux insurgés en Podolie.

Par suite de l'agitation qui règne en Grèce, Fuad-Pacha a envoyé l'ordre de

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX  
DU 31 MAI 1863.

— N° 1. —

### LE TREMBLEMENT DE TERRE\*

CHAPITRE I<sup>er</sup>.

L'INCONNU. — L'AFFRONT.

L'Angelus du soir sonnait à toutes les églises de Caracas. Des portefaix indiens, qui suivaient, au sud, un chemin pierreux de la ville au plateau, s'arrêtèrent pour réciter l'Ave Maria. Un capucin marchait en tête; il donna, en s'agenouillant, le signal de la prière, et ses compagnons suivirent son exemple. Le concert des cloches, les derniers rayons du soleil couchant reflétés au loin, à l'est, dans la mer des Caraïbes, le calme imposant du paysage enchanteur que l'on découvrait à perte de vue, à la piété empreinte sur les physionomies et dans l'attitude du groupe en prière, tout cela donnait à cette scène un caractère solennel.

Une jeune fille, assise sous un berceau dans un vaste jardin que le chemin longeait, la contemplait avec recueillement. Elle était encore les mains jointes que

déjà les cloches se taisaient, et que le moine et les Indiens avaient repris leur marche.

« J'aurais bien pu leur offrir des rafraichissements au nom de dona Madaléna ! » s'écria-t-elle, s'arrachant tout à coup à sa méditation et mesurant du regard la distance qui les séparait d'elle. « Si je les appelais ? Peut-être m'entendraient-ils encore. Ils seraient sans doute contents d'emporter quelques fruits, car ils se rendent probablement à une mission dans les Savanes. »

Comme elle allait élever la voix pour les appeler, il se fit derrière elle un bruit qui détourna son attention. Par un chemin qui traversait une plantation de caféiers, un homme s'approchait d'un pas précautionneux. Un simple manteau l'enveloppait jusqu'aux genoux, son front était ombragé d'un chapeau à larges bords, et, comme il penchait la tête en avant, tout son visage se trouvait caché. La jeune fille, effrayée, se glissa toute frissonnante le long de la haie et voulut regagner l'habitation à travers les caféiers. Mais l'inconnu s'avança vivement au-devant d'elle et lui dit tout bas quelques paroles rassurantes qui changèrent sa résolution.

« Don Rodriguez est-il chez lui ? demanda-t-il. J'ai cherché vainement depuis le matin l'occasion de le rencontrer. — Il est encore à Caracas en ce moment; mais sa mère l'attend ce soir, répondit la jeune fille, revenant peu à peu de son effroi. — Voulez-vous lui remettre cette lettre ? Mais le plus vite et le plus secrètement possible, s'il vous plaît ! Je sais, belle Josefa, que vous êtes une des plus fidèles amies de don Rodriguez, et je

compte sur votre prudence et votre bonne volonté.

« Comptez-y toujours dès qu'il s'agira de rendre service au fils de dona Madaléna, ma bonne maîtresse. Il aura votre lettre dès son retour, » répliqua-t-elle; et ses joues brunes, qui trahissaient l'origine mûlâtre, se colorèrent d'une légère teinte de pourpre qui n'échappa point à son interlocuteur.

« Mon message est en mains sûres, j'en suis convaincu, reprit-il. Pardonnez-moi de vous avoir effrayé un instant. Mais vous n'ignorez point que, dans ces temps d'agitation, une parfaite intelligence ne règne pas entre les habitants de ce beau pays, et que les patriotes les plus dévoués au bonheur de nos provinces ont des motifs fondés de cacher leurs actions aux tyrans qui nous viennent d'outre-mer. — Je ne suis pas initiée à la politique; je m'inquiète peu des questions du moment. — Elles te touchent de plus près que tu ne penses, ma fille ! murmura l'inconnu se parlant à lui-même autant qu'à Josefa. Un mortel sera-t-il souillé d'une tache ineffaçable parce qu'il descend d'un peuple qui a vécu dès l'origine du monde sous un soleil plus ardent ? Les gens de couleur ont certes au moins autant de droits à prétendre dans l'Etat et dans la société que les blancs nés en Europe ou les créoles qui descendent en droite ligne des conquérants de l'Amérique. Et le moindre petit commis que nous envoie de Madrid le grand conseil des Indes s'imagine, dans son insupportable orgueil, valoir plus que les rejetons des familles les plus nobles des colonies ! Il faut que cela change ! Bonsoir, ma fille ! »

A ces mots, il franchit la haie, laissant

Joséfa livrée aux réflexions que ses paroles avaient éveillées en elle.

« Quoi ! pensa-t-elle, toute distinction cesserait entre les blancs et les métis, entre les métis et les nègres ou les Indiens ? Les Espagnols n'y consentiraient jamais, eux qui mettent leur plus grand honneur dans la pureté de leur race. Le visage barbu de cet homme ne trahit aucun mélange de sang de couleur, et pourtant, si son origine était irréprochable sous ce rapport, il n'exprimerait point de ces dangereux principes, qui tendent à renverser l'état de choses existant. Aucune loi humaine pourrait-elle blanchir mon teint, héritage de ma mère ? Ou bien serait-il possible que l'on déclarât jamais les métis égaux aux créoles, et les créoles aux Européens ? Moi, l'égale d'un don Rodriguez et de sa noble mère ! La Sainte Vierge préserve mon pauvre cœur d'un rêve si présomptueux ! »

Joséfa aurait sans doute médité longtemps encore là-dessus, si on ne l'avait appelée d'un ton impératif. Cachant la lettre dans son corsage, elle courut au centre du jardin, aux bords d'un bassin de pierre, où l'art avait amené un bras d'un ruisseau. Des palmiers, des fougères arborescentes, des lilas, des garrigues se dressaient le tour; des lianes à la luxurieuse végétation, s'élançant de cime en cime, formaient un toit naturel festonné de guirlandes de fleurs, et le jet d'eau du bassin répandait une fraîcheur délicieuse. Elle y trouva dona Madaléna, son beau-frère don Antonio d'Huerta et plusieurs membres de la société la plus distinguée de Caracas, entre autres le capitaine-général Emparan, premier fonctionnaire de la province.

A la tombée de la nuit, ils avaient quit-

té la véranda pour jouer, près de ce bassin, de l'air vivifiant du soir. Les uns fumaient de ces petits cigares aromatiques des Antilles; d'autres savouraient les vins, les fruits confits et autres douceurs que des nègres présentaient sur des plateaux d'argent massif. Tous formaient un cercle autour de dona Madaléna, à la droite de laquelle le capitaine-général occupait la place d'honneur. Des lanternes en papier de diverses couleurs éclairaient ce groupe.

En paraissant au milieu de cette brillante réunion, Joséfa se sentit pris d'embarras et de crainte, car tous les yeux se fixaient sur elle avec une expression de curiosité. Croyant que dona Madaléna avait besoin de ses services, elle se dirigeait vers cette dame quand la voix rude de don Antonio l'arrêta court.

« Incline-toi devant la noble compagnie, Joséfa. Encore, et plus profondément, s'il te plaît. — Voilà, poursuivait-il, la petite guenon sur laquelle j'ai pris la liberté d'attirer votre attention, senoras et senores. A part la légère teinte de sa peau, elle a l'air d'une dame de condition. Les religieuses de Caracas lui ont donné beaucoup d'instruction — trop, selon moi — et mon indulgente belle-sœur nourrit, plutôt que de le réprimer, le fol orgueil de cette jeune fille, enfant d'une esclave. Au lieu de travailler sans relâche comme ses pères, achetés en Guinée pour notre service, elle se promène ou ne s'occupe que d'ouvrages frivoles qui sont moins un travail qu'un jeu. Elle est admise à la table de la marquise de Vallida, tandis qu'elle devrait manger avec les gens auxquels sa naissance l'assimile, et elle singe les manières d'une demoiselle. »

Don Antonio allait continuer sur ce ton;

(\*) Reproduction interdite.